

Ce qu'on appelle aujourd'hui la « postmodernité » s'est ouvert avec l'annonce d'une crise des valeurs sans précédent, en Occident. C'est le philosophe français Gilles Lipovetsky, qui en fit le diagnostic, en 1983, dans l'ouvrage intitulé *L'Ère du vide*. Cette crise, d'ordre moral et idéologique, se caractérise selon lui par le refus de toute transcendance, l'incapacité des individus à se situer dans une continuité historique, la perte du sens politique et surtout un narcissisme exacerbé.

Désormais, les individus ne pourraient plus trouver de repères dans les systèmes politiques ou sociaux, qui étaient autrefois structurants, car ces systèmes seraient eux-mêmes en quête d'une nouvelle identité. En 1985, l'ouvrage de Marcel Gauchet *Le Désenchantement du monde*, parviendra à une conclusion similaire.

De nombreux signes laissent pourtant à penser que ce n'est pas le nihilisme des valeurs mais bien leur renouvellement, ou mieux, leur transformation, qui marquent les premières années du XXI^e siècle. L'essor des mouvements altermondialistes, le retour du religieux, le développement des solidarités, les courants « droit de l'homme », laissent clairement percevoir le retour de la morale et l'émergence de nouvelles transcendances. Toutefois, l'émergence du mouvement des indignés, inspiré par le titre du manifeste *Indignez-vous !* écrit par Stéphane Hessel, participe aussi du renouvellement de cette problématique.

Historique

Au début du XX^e siècle, sous l'influence de mouvements politiques divers, la bourgeoisie veut travailler à la renaissance de l'esprit familial, et les associations qui militent en ce sens fleurissent alors : « Alliance nationale », « École des parents », « Ligue des mères de familles nombreuses », etc. La visite médicale prénuptiale est rendue obligatoire en 1942, la fête des mères est instituée à la même époque, sous Vichy. Toute une tradition va prôner en même temps le retour à la sociabilité de la société rurale, et promouvoir les valeurs, que résume la devise « travail, famille, patrie », exacerbées par la France de Vichy.

1976. Le mouvement *punk* fait son apparition aux États-Unis, puis au Royaume-Uni. Il se présente à la fois comme un genre musical nouveau et comme l'expression d'une

révolte radicale contre les valeurs établies. Son nom proviendrait de l'anglais punk, signifiant « sans valeur », et il fut souvent associé au nihilisme (slogan « *no future* ») mais aussi au Dadaïsme, ainsi qu'aux mouvements anarchistes et alternatifs.

1982. Création de la fête de la Musique, à l'instigation de Jack Lang, alors ministre de la Culture. Elle se produit le 21 juin de chaque année, premier jour de l'été. 1984 : Création de la fête du cinéma, marquée par des tarifs préférentiels à l'entrée des salles de cinéma. 1986 : Création de la fête des Grands-mères, célébrée le 1^{er} dimanche de mars.

2003. Le délitement des valeurs familiales se traduit par un accroissement continu du nombre des divorces en France. Le nombre annuel total des divorces était d'environ 20 000 en 1914 et d'environ 40 000 en 1970. Il a été de 122 666 en 2002 et de 141 257 en 2003.

2005. L'Observatoire des religions recense en France plus de 30 000 musulmans « convertis ». En ce qui concerne l'Église catholique, une enquête de 2004, menée par le Service National du Catéchuménat, en lien avec le centre d'études interdisciplinaires des faits religieux (CEIFR), chiffrait à 50 000 le nombre de personnes qui ont fréquenté l'Église catholique en France depuis dix ans, en vue d'y adhérer. Ces chiffres confirment le retour, en France, des valeurs religieuses.

2006. Afin de mieux faire connaître l'activité bénévole aux Français, le gouvernement a organisé la « première semaine de la citoyenneté », du 4 au 10 décembre 2006, avec en point d'orgue la journée mondiale du bénévolat le 5 décembre.

2008. Un sondage de février 2008, effectué par TNS media Intelligence (sondage *Ethicity*), montre que deux français sur trois déclarent avoir changé leurs comportements en faveur du développement durable au cours des douze derniers mois précédant le sondage. Pour beaucoup, le souci du « bio » et le comportement « écologiquement responsable », font désormais partie des nouvelles valeurs que la société privilégie.

2009. En avril, 5 500 militants qui affirment aider les sans-papiers, (hébergement, soins, aide matérielle diverse, etc.), et qui se font eux-mêmes appeler les « aidants », organisent une grande opération médiatique. Ils se présentent aux portes des tribunaux et clament : « si la solidarité devient un délit nous demandons à être poursuivis ». Cette action s'inscrit dans un mouvement plus large, celui de la désobéissance civile, et en particulier ici à l'article L622-1 du code d'entrée et de séjour des étrangers, qui institue un « délit d'aide au séjour ».

2010. Lors de son discours du 30 juillet 2010 à Grenoble, le président Sarkozy affirme que « la cause de la délinquance est la permissivité et la démission ». Il annonce qu'il a proposé que la nationalité française puisse être retirée à « toute personne d'origine étrangère qui aurait volontairement porté atteinte à la vie d'un policier, d'un gendarme ou de toute autre personne dépositaire de l'autorité publique », et que l'acquisition de la nationalité ne soit plus automatique pour les mineurs délinquants. L'opposition réagit vivement à ces propos en dénonçant la stigmatisation d'une certaine frange de la population française.

2011. Le 11 avril, la loi sur le port du voile intégral, et son interdiction dans l'espace public, entre en vigueur. Cette loi s'inscrit dans un mouvement impulsé par le gouvernement pour rappeler le principe de la laïcité, seule protection selon lui pour éviter le « conflit des valeurs » qui risque de diviser les citoyens, entre valeurs religieuses et valeurs républicaines.

2012. Le 12 mai, se déroule la seconde journée mondiale des indignés. Ce mouvement est apparu en Espagne, le 15 mai 2011, à partir de l'impulsion donnée par le mouvement (et site web) *Democracia Real Ya* (« Une vraie démocratie, maintenant). Ce mouvement, auquel se sont jointes plus de 200 petites associations « solidaires », se réclame de l'esprit qui a animé les événements du Printemps arabe. La participation de 2012 a été inférieure à celle du 15 octobre 2011 (première journée mondiale) mais celle-ci a démontré que le mouvement n'est pas éteint, notamment en Espagne.

2013. Le 24 septembre, le ministre de l'intérieur Manuel Valls crée une vive polémique en affirmant que les Roms sont des « populations qui ont des modes de vie extrêmement différents des nôtres et qui sont évidemment en confrontation » et qu'ils ont « vocation à revenir en Roumanie ou en Bulgarie ». La Cour de Justice de la République ne donnera pas suite à la plainte du mouvement antiraciste MRAP pour « incitation à la haine raciale », en estimant que ces propos avaient leur place « dans un débat d'intérêt public ».

Connaissances de base

Synthèse

Le verbe latin *valere* qui signifie « se bien porter, être en bonne santé » a donné le mot français *valeur*. Cette étymologie rappelle à quel point aujourd'hui comme hier la santé est la « valeur » suprême c'est-à-dire le bien le plus précieux. Pourtant, dans la langue classique du XVII^e siècle, un déplacement de sens s'opère : la valeur signifie alors principalement la vaillance, celle du guerrier et du combattant qui montre son courage et sa grandeur d'âme. C'est ce sens que l'on retrouve dans la célèbre tirade extraite du *Cid* de Corneille :

« Je suis jeune il est vrai mais aux âmes bien nées la valeur n'attend point le nombre des années ».

Ce sens va coexister avec un sens moral. Les valeurs, sont dans le langage de l'éthique, toujours des « valeurs morales », c'est-à-dire principalement le Bien et le Juste. C'est par rapport à cette acception que Nietzsche, au XIX^e siècle, va s'interroger dans la *Généalogie de la morale* (1887) sur l'origine des valeurs du bien et du mal, puis militer pour une « transvaluation de toutes les valeurs ». Sa réflexion développe une critique des « morales du ressentiment » qui s'ouvre en effet sur une question radicale : pourquoi les hommes ont-ils eu besoin d'inventer, en plus des notions purement adaptatives d'utile et de nuisible (relativement à leur survie) ces notions étranges de **bien** et de **mal** ?

Dans le cas du christianisme, affirme Nietzsche, le « mal » s'est habillé de cette fiction qu'on a nommé « le péché ». La première d'entre elle est celle du mythe du « péché originel », dont la faute (celle d'Adam et Ève) pèserait sur tous les descendants de la lignée humaine. Derrière la création de ces valeurs (péché, bien, mal, vice, vertu), il y a en réalité **des passions négatives** à l'œuvre : l'orgueil (celle des prêtres qui veulent contrôler la vie humaine), l'ambition, l'amour-propre et la haine de soi. Ce qui se fait passer pour altruisme (la morale chrétienne de la charité) est en réalité motivé par l'égoïsme, comme avait bien su le montrer le penseur français La Rochefoucauld dans ses *Maximes*.

Nietzsche rejette donc radicalement cette « morale du renoncement » issue du christianisme, parce qu'elle est contraire aux valeurs vitales. Prêcher, comme les chrétiens le font, le mépris de soi-même ou condamner sans pouvoir l'étouffer totalement « la passion sexuelle » (comme dans le cas du célibat des prêtres), c'est aller, dit-il, contre la vie. La domination de cette morale en Occident est pour lui le signe d'une **décadence**, celle que place sous nos yeux la civilisation judéo-chrétienne. L'ascète, qui a tué en lui tout désir, tout vouloir-vivre, représente la figure ultime de cette décadence qui, prophétise Nietzsche, finira par conduire au **nihilisme**, c'est-à-dire à une époque prochaine où les hommes ne croiront plus en rien, ne respecteront plus aucune valeur du tout, quand ils auront compris que « Dieu est mort ». Ce sera le moment du « crépuscule des idoles » (les anciennes valeurs rejetées) et le triomphe du nihilisme, c'est-à-dire de la **dévaluation de toutes les valeurs**.

Beaucoup de penseurs contemporains ont affirmé que les « prophéties » du philosophe allemand se sont bien réalisées au XX^e siècle, siècle qui a vu un net déclin du religieux (avec le triomphe de la laïcité) et une perte du sens moral et des valeurs chez les hommes. Cette pensée rejette donc aussi l'image « paternelle » du Dieu judéo-chrétien, avec ses anges, sa vierge qui enfante, son Diable et ses démons etc., monde de « pure fiction ». De ce point de vue, le Nietzscheïsme est un athéisme (rejet de l'idée de Dieu), récusant l'idée d'une divinité morale qui juge les hommes, qui humilie et se fait « assassiné » (crucifié) pour racheter les péchés des hommes. Mais cette philosophie ne se présente pas elle-même comme un nihilisme. Elle ne prétend pas dire « il y a aucune valeur, » ou « il ne faut plus rien respecter » puisqu'il n'y a plus de Dieu moral.

Tout au contraire, Nietzsche prophétise et dénonce le nihilisme, mais ne renonce pas à la morale et aux valeurs. Il rejette la morale de la transcendance (judéo-chrétienne), jugée par lui « anti-vitale » et le nihilisme (rejet de toute valeur). Il milite, par contre, pour une morale qu'on a appelée, après lui, « immanentiste », une morale du présent terrestre, qui dit « oui » à l'élan intérieur de la volonté et à la vie. Le nihilisme n'est, en effet, qu'une étape, car il annonce pour Nietzsche une nouvelle « aurore », une nouvelle période qui s'accomplira quand viendra l'adhésion à de nouvelles valeurs, qui ne seront plus des valeurs de mort mais de vie.

Alors, seulement, la civilisation occidentale aura renoué avec l'esprit des Tragiques grecs, cet esprit que Socrate et surtout Platon avaient brisé en jetant, les premiers, l'anathème contre le corps. C'est dans ce contexte qu'il faut appréhender chez lui le

thème de « l'éternel retour », qu'il reprend de la mythologie grecque antique (mythes orphiques), et qu'il faut considérer comme un **thème éthique**. Celui-ci pose que nous serons amenés à revivre tous les actes de notre vie présente dans le cycle éternel de nos existences successives, à repasser par toutes les épreuves qui nous sont advenues et qui éternellement se reproduiront. Il ne s'agit pas, chez Nietzsche, d'une « thèse rationnelle » mais d'une croyance à visée morale, qui replonge dans les sources de la pensée rationnelle, le mythe. Même si, écrit-il, la répétition cyclique n'est qu'une simple possibilité, sa seule pensée pourra nous transformer, de la même manière qu'au Moyen Âge la croyance en l'enfer a pu transformer les âmes. À travers ce thème de « l'éternel retour du même », il s'agit seulement pour nous d'apprendre à être réellement nous-mêmes : « Fais ce que tu veux », tel est le seul commandement de la « morale immanentiste » de Nietzsche, en acceptant toutes les conséquences de ton acte. Surtout, sache que cet acte, tu le répéteras dans tes existences successives des millions et des millions de fois.

La question : « voudrais-tu refaire cela (par exemple commettre ce crime) une quantité innombrable de fois ? » pèserait alors sur toutes les actions des hommes d'un poids formidable. C'est ce poids qui serait notre vraie conscience morale. C'est la raison pour laquelle le seul commandement moral auquel nous conduit le Nietzscheisme se réduit à ces termes, qui imitent le style d'Emmanuel Kant :

« Agis toujours de telle sorte que tu acceptes le retour éternel des actes que tu as jugé bon d'accomplir ».

Il est vrai que l'idée d'un retour éternel du « même » possède un aspect effrayant. Pas un *iota* ne sera changé, tout sera rejoué exactement de la même manière et pour l'éternité. Quelle conscience humaine peut aimer cette idée ? Or, pour supporter l'éternel retour, il faudrait l'avènement d'un homme d'une force morale et d'un courage inouïs. C'est ce « nouvel homme » que le personnage de Zarathoustra (porte-parole de la pensée de Nietzsche comme Socrate l'était de celle de Platon), nous annonce dans *Ainsi parlait Zarathoustra*. Nietzsche-Zarathoustra l'appelle « **le surhomme** », seul capable de regarder en face l'éternel retour et d'être pleinement, totalement, absolument dans l'acceptation inconditionnelle de la vie.

L'individualisme et la crise des valeurs

Toutefois, avec l'explosion des sciences économiques, le mot *valeur* a pris une signification réellement nouvelle. La valeur désigne, dans ce contexte, le prix que l'on consent à verser pour un bien ou un service. On distinguera ainsi la valeur d'échange et la valeur d'usage. Et lorsque Karl Marx élabore, au XIX^e siècle, sa fameuse théorie de la plus-value, il décrit un mécanisme par lequel le capitaliste ne verse à l'ouvrier qu'un salaire de subsistance, pour le seul renouvellement de la force de travail, et empêche la valeur ajoutée que le travail procure à la matière transformée. C'est donc autour d'un vocabulaire principalement moral et économique que le mot valeur acquiert droit de cité, avant de s'affaiblir pour désigner progressivement les « choses importantes

de la vie ». La valeur désigne alors, dans ce sens trivial, ce qui a un prix, au sens de « ce qui vaut la peine ». De fait, la question « à quoi donne-t-on de la valeur ? » finit par équivaloir aux questions : « Qu'est-ce qui vaut la peine d'être fait ou d'être acquis ? À quoi, à qui peut-on et doit-on consacrer sa vie ? ».

Ces dernières questions rencontrent alors celle du bonheur et de l'indétermination de ses conceptions. Il est en effet bien téméraire de prétendre dresser le panorama des valeurs de l'individu, tant celles-ci peuvent varier d'une personne à l'autre. Pourtant la société de consommation, à partir des années soixante, s'est chargée de nous dire ce qui valait la peine d'être vécu ou possédé, en imposant des valeurs consuméristes : le bonheur, a-t-on dit, est « dans les choses », c'est-à-dire dans la consommation effrénée des biens matériels, dans un matérialisme forcené. Par cette idéologie, la thématique du plaisir s'est confondue avec celle du bonheur. Le plaisir issu de la jouissance des biens matériels a été érigé en valeur suprême, conduisant à une rupture avec la définition antique du bonheur conçu comme plénitude et comme maximum de bien-être moral dans le présent et le futur. Nous serions aujourd'hui dans l'ère de l'hédonisme, qui se conjugue aussi bien avec l'individualisme qu'avec l'égoïsme dont il est l'un des moteurs.

De multiples causes historiques peuvent expliquer la crise des valeurs qui a suivi, en France, la période des Trente Glorieuses (1946-1976).

1. La course à la consommation qui a caractérisé cette période a centré l'individu sur lui-même et sa jouissance personnelle. Les mots d'ordre qui ont marqué Mai 68 ont glorifié l'individu, sa liberté, sa jouissance : « il est interdit d'interdire », « sous les pavés la plage », « jouissez sans entraves » sont parmi les plus connus et les plus significatifs.
2. Mais la crise économique qui s'ensuivit, après le premier choc pétrolier de 1974, n'a pas recentré l'individu sur des valeurs de partage, malgré l'éphémère contestation de la société de consommation qu'a pu incarner, à la fin des années soixante, le mouvement *hippy*. Celui-ci prônait en effet la recherche d'une vie plus spirituelle et le partage de la vie communautaire.

Au cours des années 1980, une nouvelle forme d'individualisme est toutefois apparue, liée à la remise en cause de l'intervention de l'État dans la vie sociale et économique. On redécouvre alors les vertus du libéralisme incarné par l'arrivée au pouvoir de Margaret Thatcher en Grande-Bretagne et Ronald Reagan aux États-Unis. L'effondrement des sociétés socialistes, au début des années 1990, renforce ce mouvement et marque la volonté de rompre avec toutes les formes de totalitarisme et d'idéologies collectives.

Perte du sens politique, crise de la citoyenneté, crise de la famille, affaissement de la religion marquent cette période, où tout ce qui peut produire des valeurs semble se dissoudre. Il n'y a plus de valeur-refuge, sinon celle que constitue la préoccupation de son Moi, pour un individu qui souffre d'un déficit de communication, alors même que les médias n'ont jamais été aussi puissants ni aussi présents.

Le philosophe Gilles Lipovetsky a tenté d'analyser dans *L'Ère du vide* (1983), les contours de ce « nouvel individualisme », celui des années 1980. Il écrit : « Obsédé par lui seul, à l'affût de son accomplissement personnel et de son équilibre, l'individu fait obstacle aux discours de mobilisation de masse. Les appels au risque et à l'aventure politique restent sans échos ».

L'individualisme « forcé » que constitue la solitude subie par un nombre croissant de personnes au sein de nos sociétés modernes de plus en plus anonymes, est l'un des autres aspects de la question. Les statistiques nous apprennent ainsi que le pourcentage d'hommes ou de femmes vivant seuls est passé de 6,4 en 1968 à 12,2 en 2000. Les liens sociaux se sont distendus, au sein même de la structure de base de la sociabilité humaine, la famille. Ce phénomène touche aussi de nombreuses personnes âgées, laissées à l'abandon, comme nous l'a montré la canicule de l'été 2003, où plus de 15 000 d'entre elles sont mortes, parfois dans l'isolement le plus total. Les « repas de quartier » organisés une fois l'an à Paris, pour que les habitants d'une cité se parlent enfin, paraît à ce titre louable mais bien dérisoire. Dans la logique moderne du repli sur soi, du *cocooning*, l'autre devient une figure problématique. Nous ne savons plus nous accomplir contre l'autre, et pas davantage à travers lui. À la place de cet accomplissement règne ce nouveau visage de la violence sociale qu'on appelle l'indifférence à autrui.

Le terme « cocooning », précisément, évoque cette attitude consistant à se trouver si bien chez soi qu'on n'est guère poussé à en sortir excepté pour les nécessités vitales. Le chez soi devient un cocon protecteur, et le monde extérieur est d'emblée perçu comme menaçant. Le premier auteur à avoir prévu une attitude généralisée de cocooning dans le futur de l'humanité semble être le romancier britannique E.-M. Forster (1879-1970), dans sa nouvelle de science-fiction *The machine stops*. Il y imagine une humanité dont chaque individu vit à demeure dans sa cellule hexagonale, peu désireux de contacts humains directs ou de voyages, et qui ne communique que par le truchement d'appareils électroniques. L'humanité que décrit Forster court irrémédiablement à sa perte, parce que les systèmes de communication fonctionnent de plus en plus mal, et que ces dysfonctionnements se produisent dans l'indifférence générale. Peut-on dire que l'essor des nouvelles technologies de l'information qui caractérise le début de notre XXI^e siècle (visioconférence, internet, *chat*, appareils multimédias divers) donne raison à cette vision prophétique du futur ?

L'égoïsme généralisé

Le caractère inédit de la société contemporaine, caractérisé, on l'a vu, par un individualisme inconnu des sociétés anciennes, est un objet de choix pour les sociologies contemporaines. Les sociologues ont beaucoup insisté ces dernières années sur le fait suivant : autrefois, la source des normes et des valeurs sociales était toujours extérieure à l'individu, et provenait du groupe, qui définissait la position et le statut respectif de chacun. Aujourd'hui au contraire, dans la société occidentale, frappée par

ce que Marcel Gauchet a nommé le « désenchantement du monde », c'est-à-dire le déclin des valeurs religieuses, l'individu ne reconnaît plus aucune autorité supérieure et sacralisée.

Les sociétés anciennes se caractérisaient par leur « holisme » selon l'expression de Louis Dumont, c'est-à-dire par une logique interne dans laquelle le tout (la société) définissait la place de chaque élément selon une certaine structure hiérarchique (systèmes des castes en Inde, hiérarchies des ordres – clergé, noblesse, Tiers-État – dans l'Ancien Régime en Europe). La société occidentale moderne est, elle, dominée par des valeurs d'égalité et de liberté, caractéristiques de l'individualisme. Dans cette perspective, l'individualisme anarchiste ou l'individualisme libéral ne sont que des variantes d'un individualisme beaucoup plus profond qui caractérise l'ensemble de nos sociétés occidentales. Cet individualisme se conjugue avec une « idéologie de la vérité » que le sociologue Raymond Boudon a tenté de dénoncer dans son ouvrage *L'Art de se persuader, des idées douteuses, fragiles ou fausses* (Fayard, 1990). Selon lui, l'idée dominante à la fin du XX^e siècle, est celle qui consiste à croire qu'il n'y a pas de vérité absolue, que « tout est relatif », et par conséquent que tout se vaut. Nul ne pourrait être jugé à l'aune de valeurs transcendantes, et les individus refuseraient d'être définis par des codes extérieurs à eux. Dans cette perspective, il n'y a plus d'évolution morale, il n'y a que des « involutions », c'est-à-dire des changements par rapport à des normes toujours intérieures, propres à chacun et à sa subjectivité.

Michel Houellebecq décrit dans son premier roman *Extension du domaine de la lutte*, publié en 1984, les signes de ce « vide intérieur », de cette absence de morale et de cette misère affective qui caractériseraient l'homme contemporain. Il y dépeint une société où domine le culte de l'argent-roi, de l'individualisme forcené, de l'égoïsme généralisé, de l'irresponsabilité revendiquée, mais aussi la peur de l'amour, « ce sentiment d'exclusivité, de dépendance », et la recherche éperdue de la jouissance immédiate qui est l'une des formes du déni de la mort. En définitive Houellebecq décrit l'effondrement de notre civilisation, dans laquelle « les relations humaines deviennent progressivement impossibles ». L'auteur présente lui-même ce roman comme « une théorie complète du libéralisme, qu'il soit économique ou sexuel ».

Bilan de l'actualité

Valeurs religieuses contre valeurs laïques

La réintroduction de la question de la laïcité à l'école a fait resurgir en France les oppositions idéologiques et religieuses qui sont celles du monde. La question du port du foulard islamique en milieu scolaire, et l'exclusion en 1989 de trois élèves d'un collège de Creil qui refusaient de l'enlever, ont en effet symbolisé le point de départ d'un « retour du religieux » et corrélativement d'un repli sur les valeurs communautaires, d'une partie de la population française. Le « réveil du religieux » s'est fait sentir